

Dominique Touchon Fingermann

La malencontre et l'amour *

Ce qui tombe dessus le sujet, c'est ce qu'il n'attendait pas, ne calculait pas, ne prévoyait pas du tout, n'en cogitait rien, ne choisissait guère : le ciel, un pot de fleurs, une peau de banane, une peau de vache, une bombe, la guerre, un naufrage, une maladie, la covid, etc., etc., des mal-heurs, il y en a de toutes sortes. Très souvent en effet ça tombe mal, mais il arrive aussi que ça tombe bien, alors cela s'appelle le p'tit bon-heur la chance, ou l'amour à l'occasion.

Dans notre référence à l'enseignement de Lacan, « ce qui nous tombe dessus » évoque immédiatement l'éventail étendu des concepts fondamentaux de notre expérience de la psychanalyse : le trauma évidemment, la fortune : tuché, disait Aristote, la rencontre, traduit Lacan, la chance, les événements de réel, la contingence, le passage de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire à ce qui cesse de ne pas s'écrire, et encore... la répétition, et aussi l'amour, à l'occasion.

Dans tous les cas, « ce qui nous tombe dessus » implique immédiatement tout à la fois la détresse subjective, *Hilflosigkeit*, disait Freud (l'Un tout seul, disait Lacan, plus logique) et la réponse du sujet.

« Ce qui nous tombe dessus » renvoie à l'urgence de la vie et à la hâte de l'acte qui en répond.

À l'origine, il y a le trauma, rencontre manquée, trou de l'effet du langage dans le réel, « trauma bénéfique ¹ » écrit Martine Menès, car providentiel pour la réponse du sujet, qui inaugure ainsi l'érection de sa subjectivité divisée. Lacan, dans le séminaire *L'Acte psychanalytique* ², évoque ce passage à l'acte inaugural du sujet, soit son passage au dire : l'Un tout seul interpelle l'Autre, celui qui par définition ne répond pas. Le principe de répétition de la demande se déclenche et s'enclenche ici.

Dans le séminaire XI, Lacan note comment « l'homéostasie subjectivante ³ » du principe de plaisir qui fait suite au trauma de la structure ne rend pas raison du réel, ne donne pas satisfaction à l'« au-delà du principe

de plaisir ». Cela implique donc la répétition toujours nouvelle de ses émergences : les rencontres, mauvaises et bonnes. Il peut arriver que les mauvaises soient bien bonnes tout compte fait, ou constituent des opportunités pour y saisir ce qui aurait été introuvable sans la réalité soudain déchirée par le réel.

Cela m'évoque une jeune femme issue d'une famille fortunée de renom, kidnappée (l'histoire se passe au Brésil évidemment), qui a soudain su escalader et grimper sur le toit d'une maison de favela en démultipliant ses forces physiques et réussissant ainsi à s'échapper.

Cette histoire me rappelle plusieurs passages du livre d'Imre Kertész *Être sans destin* ⁴, quand dans le ciel plombé d'Auschwitz un rai de soleil lui fait nommer quelque chose comme le bonheur. Malgré l'anéantissement de ce qui était son corps d'adolescent, alors que sa subjectivité est réduite à l'esclavage et à la survie de chaque instant, voilà que ce qui le porte et transporte hors de lui, ce sont des fulgurances de beauté et des plages secrètes de sérénité comme la paix du soir : échappées belles de l'ex-sistence.

La destitution subjective qui laisse sans recours le sujet à l'instant du trauma, peut lui faire saisir des capacités inouïes, car inutilisables/inutilisables du côté de sa planque fantasmagorique.

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce que l'on peut atteindre de mieux au terme d'une analyse ?

Il arrive également de constater ce phénomène – où l'incroyable devient vrai – dans les faits divers et la vie quotidienne de chacun. Cela nous surprend aussi quelques fois au cours de certaines analyses, quand il arrive qu'un événement de réel ravageant pour le sujet puisse produire des effets de séparation d'avec la névrose, au lieu d'un recul dans la « réaction thérapeutique négative » bien connue des analystes, depuis sa localisation par Freud.

Mais, dès lors, comment conjuguer – si l'on peut dire – la malencontre et l'amour, la mauvaise et la bonne rencontre (les deux côtés opposés du « tychique ⁵ » : *dustuchia* et *eutuchia*) ?

Le trauma laisse une marque indélébile de silence. Quelque chose du parlêtre y demeure à jamais en exil. C'est ce point d'ex-sistence malencontreux que répètent les traumatismes de la vie en prenant le sujet au dépourvu. Mais c'est aussi depuis ce point d'ex-sistence que peut rebondir le p'tit bon-heur la chance par les voies de l'exil amoureux ou par la voix qui, soudain, fait résonner le dire, autrement.

Le film *La Vida secreta de las palabras* d'Isabel Coixet ⁶ et le livre *Le Lambeau* de Philippe Lançon ⁷ me permettront d'en dire un peu plus.

Lançon au cours de ces 510 pages nous fait minutieusement partager la longue construction, non seulement de sa face déchiquetée par l'attentat de Charlie Hebdo, mais aussi de l'ébauche de cette personne encore inconnue de lui-même qui allait dorénavant faire sa vie et porter son nom. À chaque page il s'accroche et s'applique à bien dire ce temps de l'instant présent, comme si le passé de ce qu'il a été et le futur conditionnel de ce qu'il pourrait être n'avaient plus aucune valeur pour cet homme éclaboussé par la mort qui l'envahit corps et âme : destitution du sujet, disions-nous. La temporalité du désir orientée par le fantasme rendue invalide, il ne lui reste plus qu'à dire. Le corps défiguré et morcelé par l'attentat et les innombrables chirurgies de reconstruction, la parole bâillonnée du fait de sa bouche arrachée et des invraisemblables pansements, la douleur qui trop souvent lui tient lieu de sensation unique de l'existence, voici qu'il s'avance vers son lecteur pour dire. Dire que c'est un trou qui organise dorénavant son existence, non seulement à cause de la souffrance permanente et des soins incessants qui le déterminent, mais aussi parce que c'est ce trou qui va dès lors produire et tisser ses liens, et même ses amours. Des amours intenses, diverses et évanescences comme un souffle, que Lançon nomme tour à tour Chloé, Hossein, Alessandra... amours trouvées et perdues souvent aux détours des couloirs, des chambres, des brancards. Duras disait : « celui qui entend mon cri, je l'aime ⁸ » ; avec Lançon on pourrait dire « celui qui sait mon trou, je l'aime ».

Peut-on dire que l'amour – avant qu'il ne s'éreinte aux rives de la nécessité « ne cesse pas... ne cesse pas ... » – surgit de la contingence de la rencontre entre une *extimité* et une autre, un exil et un autre exil (un trou et un autre trou), comme si l'altérité de l'autre (plus que son reflet de capture imaginaire) permettait au sujet cette déportation de son exil qui conditionne le transport amoureux ?

Lacan dirait-il, tout simplement n'est-ce pas, que l'amour se trouve, répond en suppléance au « il n'y a pas de rapport sexuel ⁹ », comme « rencontre chez le partenaire de tout ce qui marque la trace de son exil du rapport sexuel ¹⁰ » ?

Je souhaitais vous parler aussi de ce film d'Isabel Coixet, qui m'est tombé dessus (*Einfall*, disait Freud, pour parler de l'association libre) à la première lecture de l'argument du séminaire Champ lacanien : *La Vida secreta de las palabras*, qui, en fait, raconte la même histoire. Deux solitudes, deux ravagés par un silence intérieur absolument incommunicable,

deux êtres massacrés par un mal-heur, deux écorchés par une mauvaise rencontre inavouable où leur jouissance est concernée, finissent par trouver à qui parler depuis ce trou du trauma.

Ouvrons ici une parenthèse, pour rappeler que quand Aristote, dans le deuxième chapitre de *La Physique*¹¹, consent à rendre raison d'une cause qui échapperait à la raison, et aux quatre causes tellement bien ficelées, il nomme *tyché* la cause procédant d'un accident qui produit un fait qui aurait pu être causé par un choix. Cela nous indique comment la valeur traumatique de ce qui nous tombe dessus est donnée quand la mauvaise rencontre tychique répercute quelque chose de la marque singulière de jouissance de celui sur qui « ça » tombe dessus.

L'histoire du film *La Vida secreta de las palabras* se passe sur une plateforme pétrolière, après un accident d'où l'acteur Tim Robbins est sorti gravement brûlé après avoir tenté de sauver l'ami qui s'était jeté dans les flammes causées par une explosion. Une jeune femme, Sarah Polley, muette et dévitalisée, quasi robotisée dans ses faits et gestes, est recrutée pour prendre soin de ce grand blessé qui ne peut être déplacé de la plateforme. La rencontre improbable de ces deux naufrages au bord de cet étrange vaisseau fantôme perdu au milieu de l'océan hostile, se produit cependant, cinéma oblige. Son événement survient non sans une re-connaissance muette de l'abîme creusé par ce qui leur était tombé dessus et avait suspendu chacun d'eux dans ce temps de destitution subjective.

« L'amour – dit Lacan – c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable... C'est la connexité entre deux savoirs en tant qu'ils sont irrémédiablement distincts. Quand ça se produit, ça fait quelque chose de... de tout à fait privilégié. Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo¹². »

Mais pourquoi donc tout cela nous intéresse-t-il encore, au regard de l'orientation de notre pratique de la psychanalyse, au point de répéter ces belles phrases de Lacan cinquante ans après leur jaculation ?

Ce ne sont certes pas les sornettes, les balivernes, ou la débilité de l'amour qui nous retiennent, mais peut-être sa « perversion », ou sa « folie », comme dit aussi Lacan dans ce Séminaire XXI.

Dès le début de l'année précédente, *Encore* nous avertissait en proclamant : « Et il nous faudra bien, cette année, articuler ce qui est là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'expérience analytique – l'amour¹³. »

Au début d'une cure psychanalytique, il y a le transfert, et ce n'est pas une baliverne, ni non plus une sinécure. Dès le début, le dire de la demande, son urgence, causera une analyse si, par chance, il rencontre le dire de l'interprétation, lieu de l'acte toujours en hâte. Deux dire distincts qui ne se recouvrent pas, au risque de faire un sale méli-mélo. L'un comme l'autre toutefois procèdent de la rencontre – toujours manquée – avec le réel. Je choisis ici de les distinguer cependant, en précisant que le dire de la demande surgit quand une rencontre (bonne ou mauvaise d'ailleurs) bouscule et fait basculer le confort du fantasme et fait événement de réel, et que le dire de l'interprétation dépend pour se produire et bien tomber, de l'avènement de réel auquel peut conduire le trauma bénéfique d'une analyse.

Mots-clés : trauma, destitution subjective, rencontre, amour, contingence.

*[↑](#) Intervention à la séance « Bonnes et mauvaises rencontres » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 14 janvier 2021.

1. [↑](#) M. Menès, *La « Névrose infantile », un trauma bénéfique*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020.
2. [↑](#) J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, leçon du 12 février 1964.
4. [↑](#) I. Kertész, *Être sans destin*, Paris, Actes Sud, 1998.
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, leçon du 19 février 1964.
6. [↑](#) I. Coixet, *La Vida secreta de las palabras*, film, 2005.
7. [↑](#) P. Lançon, *Le Lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.
8. [↑](#) M. Duras, *Les Mains négatives*, court-métrage, 1979.
9. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 44.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 132.
11. [↑](#) Aristote, *La Physique*, traduction par Pierre Pellegrin, Paris, GF, 1999, chapitre II.
12. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 8 janvier 1974.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 40.